



ENQUETE

PAR

CORRESPONDANCE

FRANCOIS
STEPHAN

3ÈME PRIX DU CONCOURS 2019/2020
D'ÉCRITURE DE LA NOUVELLE POLICIÈRE (ADULTES)

Enquête par correspondance

St-Rémy de Provence, le 18 mai 1950

Ma chère sœur,

Comment te portes-tu?

En ce qui me concerne, je ne saurais réellement te faire part de mes sentiments, car il m'est difficile de savoir si je vais bien. Enfermée dans cette chambre blanche qui m'opprime, je m'ennuie terriblement. Les journées me semblent si longues, et se ressemblent tant, que je ne saurais te dire quel jour nous sommes. Je ne vois personne car le docteur Manzart dit que cela vaut mieux pour moi, auquel cas je pourrais de nouveau être prise d'une crise. Seules tes lettres, qui retranscrivent tes pensées toujours justes et rassurantes, m'apaisent, et me font songer que je suis bel et bien quelqu'un, qui a une personnalité, une vie, et que je ne suis pas une patiente quelconque qui se morfond dans sa chambre.

Oh! Beth, je me rends soudainement compte en relisant le début de cette lettre que je suis terriblement pessimiste. Je ne veux point t'inquiéter, tu sais, et il arrive souvent que de l'encre noire tache mes idées.

En réalité, il y a quelques fois des activités qui me divertissent. Par exemple, hier, nous nous sommes rassemblés pour rendre hommage à Corentin Blouse. Je ne sais pas si tu t'en souviens, mais c'était le jeune infirmier qui avait été retrouvé inerte dans un champ de blé; si ma mémoire ne me joue pas des tours comme elle en a la fâcheuse habitude. Je crois que tu l'as déjà vu en photo. Je pense que cette cérémonie fut surtout un prétexte pour nous divertir, car personne ne semblait réellement affecté par sa disparition - comprends-tu, cela fera 60 ans qu'il n'est plus de ce monde. J'ai pu voir d'autres patients et amis, et cela m'a réconfortée dans mes sombres tourments.

Je suis aussi dans une chambre plus grande, car le Dr. Manzart, notre vieux et bedonnant docteur, m'a laissé celle qu'il avait avant; c'est ainsi que cela fonctionne, à l'hôpital : plus on y réside depuis longtemps, plus on y acquiert une meilleure chambrée.

Je t'embrasse fort et j'attends avec impatience ton courrier,

Ta sœur, Kitty

Paris, le 23 mai 1950

Ma chère Kitty,

Comme j'aimerais t'aider ! Mais malheureusement, cela m'est impossible, car tu sais bien que Papa et Maman ont strictement interdit que tu reçoives de la visite. Comme tu me manques, et comme j'aimerais pouvoir être à tes côtés, t'écouter, te rassurer, te serrer et te prendre contre moi, et faire ce que les grandes sœurs ont coutume de faire...

J'ai découvert quelque chose d'incroyable, et je me dois de t'en faire part : cela devrait fortement t'intéresser et te sortir de la monotonie qui t'opresse. Vois-tu, il y a quelques jours, mon ami Victor m'a apporté une œuvre qu'il avait achetée à une brocante, et il voulait que je l'expertise, étant donné que je suis restauratrice d'œuvres d'art. Je ne sais pas ce qu'il désirait que je découvre, car son tableau était une sorte de croûte dont personne ne voudrait dans son salon. Cependant, je ne désirais point le froisser, et j'ai étudié son œuvre. Quel ne fût mon étonnement de découvrir qu'il y avait un dessin sous-jacent- à son tableau! Grâce à d'autres procédés, j'ai pu analyser la technique : les tracés étaient des remous et des spirales, en relief, l'ensemble donnait une impression de rêve; on pouvait voir un homme, assez jeune, blond, allongé dans les champs. Sais-tu ce que j'en ai déduit, chère soeur? Que l'œuvre cachée avait pour artiste Vincent Van Gogh!

Mais le plus important, c'est que cette peinture était abîmée par un trou invisible à l'œil nu, produit sûrement par une balle de revolver. Or, il paraît, d'après mes recherches, que le célèbre peintre se serait suicidé. Mais comment est-ce possible de ne pas réussir à se tirer une balle correctement, et qu'elle se retrouve fichée dans un de ses tableaux? Tu l'as sûrement compris, Kitty, je pense que Van Gogh a été assassiné. Mais pourquoi? Etant donné que tu loges dans le même asile que lui, pourrais-tu te renseigner?

Je t'en remercie vivement, prends soin de toi,

Beth

Ma chère Beth,

Comme tu me l'as demandé, j'ai mené ma petite enquête à propos de cette affaire palpitante. Une vieille amie du peintre, qui s'avère également être ma voisine, m'a assuré qu'il ne se serait jamais suicidé, car peindre lui était une raison de vivre cruciale.

J'ai également cherché s'il y avait eu des histoires dans cet asile... En février 1890, une patiente est décédée dans des conditions mystérieuses, pourtant elle se portait très bien. Certains pensent que les médicaments qui lui ont été administrés n'étaient pas adaptés à sa maladie.

Je me suis rendue à l'auberge Ravoux, celle où le peintre a vécu dans les dernières années de sa vie, grâce à une permission exceptionnelle que j'ai pu obtenir après de longues insistances. J'y ai rencontré Arthur, son propriétaire, un gentil bonhomme aux rides aussi ancrées que son âge était élevé.

Je lui ai demandé de me faire part de l'histoire qui avait assombri sa demeure, et de me conter ce qui s'y était déroulé il y a de ça 60 ans. Voici, aussi fidèlement que ma mémoire me le permet, lesdites paroles de l'aubergiste :

"Vincent était un sacré garçon. On ne pouvait jamais connaître avec exactitude le fond de ses pensées, tant elles se trouvaient dans un monde qui nous était inaccessible. Son art intriguait, bouleversait, fascinait. Quand il n'avait pas assez d'argent pour me payer le loyer de sa modeste chambre, il me donnait un tableau, me disant "Mr. Ravoux, cette œuvre vaut bien plus que les 3,50 francs que je vous dois.". Je connaissais son passé, et son instabilité psychologique. Pourtant, il m'avait semblé -était - ce une vanité de ma part?-, que l'ambiance chaleureuse et conviviale de mon auberge lui avait plu, et lui avait quelque peu apaisé son âme.

Cependant, je me suis trompé, car le 27 juillet 1890, il s'est suicidé dans un champ en se tirant une balle dans l'abdomen, espérant viser le cœur. Je m'en suis rendu compte en entendant des gémissements étouffés venant de sa chambrée.

Je me suis empressé de faire quérir le docteur Gachet, un de ses amis, qui a fait ce qu'il pouvait pour l'empêcher de partir vers l'autre monde. Un de ses amis, un bonhomme replet que je n'avais étonnamment jamais vu, lui a rendu visite, espérant sûrement que sa présence le persuade de rester en vie. Cependant, Vincent est mort quelques heures plus tard, avouant à son frère Théo qu'il avait délibérément porté atteinte à sa vie.

Nous l'avons enterré le lendemain; ce fut une épreuve doublement difficile, tout d'abord car son décès était un choc pour nous tous, mais aussi car ce jour – là, on emmena un des pensionnaires, Mr. Jean, dans un asile de fous. En effet, il hurlait depuis le 27 juillet que Vincent avait été tué. Il affirmait avoir vu une ombre massive s'enfuir par les champs après le coup de feu, et s'époumonait à nous dire qu'il fallait retrouver l'assassin au plus vite.

Nous savions bien, nous, que Vincent s'était donné la mort; il l'avait lui – même avoué. Un docteur nous proposa de l'accueillir dans son asile, je crois que c'était le docteur Mantard... Ou Manzart."

Je poussai, ma chère sœur, une vive exclamation en entendant cela, et je le priai de m'en apprendre plus. Il m'expliqua qu'en effet, depuis le départ de Vincent, il restait une place dans l'hôpital du docteur, et que d'après les symptômes évoqués, Mr. Jean avait eu besoin d'y aller.

Je le remerciai vivement, et retournai à l'asile. Là - bas, j'appris avec dépit que Mr. Jean était décédé il y a quelques années, en s'acharnant à dire que le peintre avait été tué.

J'espère t'avoir aidée,

Kitty

St-Rémy de Provence, le 3 juin 1950

Ma chère Beth,

Je viens de recevoir une lettre de Mr. Ravoux, à qui j'avais laissé mon adresse. Je te la joins.

Kitty

Le 30 mai 1950

Kitty, par votre présence hier, je me suis rendu compte que vous preniez un vif intérêt à la vie tout comme à la mort de Vincent Van Gogh.

Après votre départ, je me suis souvenu d'un détail qui m'avait frappé lors de son décès. Quand il eût expiré, je me suis rendu à son chevet pour transporter son corps. J'ai alors découvert qu'une de ses œuvres -celle qu'il peignait avant son suicide, et que nous avions rapportée dans sa chambre - était encore fraîche de peinture. Cela m'a profondément troublé, car il me semblait qu'il était dans

l'incapacité la plus totale de pouvoir faire quoi que ce soit, et je ne peux m'expliquer comment un de ses tableaux pouvait être fraîchement terminé au moment même de son décès.

Ecrivez – moi si vous avez une quelconque idée,

Amitiés,

Arthur Ravoux

Paris, le 5 juin 1950

Ma chère sœur,

Je te remercie pour toute l'aide que tu m'as apportée. Je crois avoir réussi à démêler cet imbroglio, et cela m'horripile car, si mes conjectures s'avèrent véridiques, tu es en grand danger. Voici : en observant plus méticuleusement le tableau sous-jacent, je me suis rendu compte que l'homme allongé dans les champs était en réalité décédé, et que c'était Corentin Blouse, l'infirmier à qui vous avez rendu hommage récemment. Je suis persuadée qu'il a été assassiné. De plus, il est mort le 18 mai 1890, et, le lendemain, Vincent a quitté l'asile. Je pense qu'il avait vu quelque chose, et que cela l'a mis en danger. Mais qui donc a tué Corentin, ainsi que Van Gogh? Qui a pu savoir que le peintre avait tout découvert?

Je me suis également renseignée sur la femme que tu avais dite morte mystérieusement, probablement à la suite d'une faute médicale, selon les rumeurs. En me documentant, je me suis rendu compte que c'était le Dr. Manzart qui s'était occupé d'elle, assisté par Corentin. Si le docteur avait commis une grave erreur professionnelle, le jeune homme le savait, et il pouvait alors tout révéler! Je suppose que le médecin prit peur, et tua l'infirmier dans un endroit qu'il pensait être à l'abri des regards.

Il avait tort! La fenêtre de Van Gogh donnait sur le lieu du crime, et il s'est aperçu de son erreur lorsqu'il logea dans la chambre du peintre, laissée libre. Et si son ancien patient avait tout vu? N'admettant aucun témoin qui puisse le mettre dans une situation inexorable, il se rend chez Van Gogh, et le trouve dans un champ, en pleine réalisation de tableau. Il le tue d'une balle de revolver, qui vint se ficher dans son œuvre, puis en tire une deuxième, qui le touche en plein abdomen. Il est persuadé de l'avoir abattu, et s'enfuit parmi les blés. Vincent boite jusqu'à sa chambre, d'où ses gémissements alertent l'aubergiste Ravoux, qui fait son possible pour le maintenir en vie.

Cependant le Dr. Manzart a entendu l'affaire, et comprend que le peintre est toujours en vie. Il lui rend donc visite, en se faisant passer pour un de ses proches (c'est pourquoi Arthur ne l'a pas reconnu), et lui fait inhaler du poison, ou un tout autre moyen expéditif. Avant de repartir, il découvre l'œuvre que Van Gogh était en train de peindre dans les champs, et il s'avère que c'est le tableau que j'ai étudié, celui – là même sur lequel on voit le cadavre de Corentin Blouse! Voici donc une preuve du meurtre du jeune homme!

En quelques minutes, Manzart recouvre grossièrement l'œuvre d'une couche de peinture bleue, afin d'effacer toute trace d'assassinat, puis il part.

Lorsque le frère de Van Gogh, Théo, vient le voir, le peintre lui explique qu'il a voulu se suicider, car il ne voulait pas que son frère parte à la recherche du coupable : il avait déjà assez fait pour lui, et Vincent ne voulait plus lui être un fardeau.

Kitty, il faut absolument que tu partes. Si le docteur apprend que tu sais quelque chose à propos de son crime, il te tuera.

Rejoins-moi vite!

Ta sœur qui t'aime, Beth

Le docteur Manzart, un sourire mesquin au coin de ses lèvres ridées, replia la lettre lentement et la glissa dans sa poche, en se dirigeant vers la chambre de Kitty Lebrun, effleurant de ses doigts potelés une paire de gants glissée dans sa blouse.